

ARLL 1/6/9

1

Académie

Eugène Demolder.

Lecture faite au dîner du 16 juin 1923, par M. Herbert

Kraus

10 Hém
12 p^{ns}
25 F.

A la fin de l'été de 1919, tandis qu'on pré-
parait à Bruxelles l'inauguration du monument
Max Waller, Eugène Demolder s'était installé ~~à~~
en France, à Ennonnes, où il habitait depuis plus
de vingt ans. Le Waller avait été le porte-drapeau
de la Jeune-Belgique, Demolder fut, de son côté,
l'âme d'un petit groupe d'écrivains qui colla-
boraient activement à cette revue.



A "L'Esprit", où nous nous réunissions, c'é-
taient les poètes qui donnaient le ton. On n'y était
pas toujours graves, mais on avait de la tenue &
les conversations se portaient ^{facilement} ~~spécialement~~ sur le do-
maine de la spéculation pure. Ivan Gilkin
discutait avec Léopold Wallner, professeur au
Conservatoire, les problèmes les plus ardues de l'es-
thétique musicale, tandis qu'Albert Giraud
aiguillonnait ses épigrammes & commentait la
philosophie de Nietzsche ... en éternuant! On
buvait des bocks — bière "à l'instar" — devant

ds

des tables de marbre. Lorsque les poètes quit-
taient le café pour remonter dans leur tour d'ivoire,
les prosateurs se laissaient volontiers entraîner
par Demolder - le bon guide - qui les condui-
sait dans des lieux moins éthérés. Avec
LeKhoud, Delattre, Stiernet, des Ombiaux, quel-
quefois Verhaeren - que les prosateurs avaient
adoptés, parce que les confrères le considéraient
comme un phénomène compromettant pour leur
coopération - nous nous engageions dans des rues
soudées & magnifiques où, depuis les temps les
plus reculés, existent des cabarets célèbres dans
le monde des marchands du monde. A "Sainte
Pierre", au "Château d'Or", planté der-
rière son comptoir, la main sur la pompe à
bière, en veste de velours ou en manches de
chemise, le patron, superbe & familier, ac-
cueillait notre ami par un cordial "Bonjour,
monsieur Eugène !" Quand nous étions instal-
lés, autour d'une table qui, ici, était une vraie
table, une table de bois, la "serveuse" qui s'a-
vançait, cordiale elle aussi & souriante, les
mises dans les poches de son tablier blanc, ne

se Trompait par un plus d'adresse : " Que peut-on vous servir, mon sieur Eugène ? " Question bien vicieuse !... Que pouvait-on servir, en effet, à Deendoler, dans un vieux cabaret bruxellois, sinon le meilleur lambic de la cave ?

Dès qu'il avait son verre devant lui, notre ami se transformait. Il carressait le verre de sa main potelée, bombait la poitrine, redressait la tête &, dans sa figure réjouie, ses yeux bleus, ses petits yeux si vifs, si pétillants & si doux, s'éclairaient d'un tendre sourire. Devant un verre de lambic, l'homme acquiesçait, si je puis dire, toute sa valeur. Lui qui aimait tant les vieux maîtres flamands & hollandais, il avait lui-même l'air de sortir du tableau d'un de ces peintres, et ce n'est pas sans raison que Félix Rops l'avait appelé, dans une de ses lettres, " mon bon Frans Hals ". Il était représentatif du milieu, bon-homme & jovial. Il était populaire dans tous les vieux cabarets qu'il fréquentait. Il aurait été populaire dans tout le quartier du " bas de la ville " s'il l'avait voulu. S'il l'avait voulu, il en aurait été le successeur politique. Seulement, ainsi
qu'il

qu'il ne l'écrivit un jour, il avait décidé, de
 ne pas prendre la vie au sérieux". Au Bureau,
 où il n'avait fait que passer, il s'était conten-
 té de monter une revue, de fréquenter le "Thé-
 mis-Club" où l'on dînait, d'organiser une
 exposition de souvenirs professionnels et d'admirer
 les quelques hommes supérieurs qui le renfer-
 mait : Jules Lefevre & Edmond Picard, Paul
 Janson, Victor Arnould, Eugène Robert; à la
 Justice de Paix, où il fonctionnait comme juge
 suppléant, il se montrait plein d'indulgence
 pour toutes les Maçonneries que les vicissitudes
 de leur pauvre vie amenaient devant lui, et pre-
 nait régulièrement le parti des colporteurs
 contre le ministère public; au Département de
 la Justice, où il fut quelque temps sous-chef de
 Bureau, il décora son morose cabinet de repro-
 ductions de tableaux de ses chers maîtres fla-
 mandes, réadmira Jules Lefevre, devenu
 son ministre, et, ayant découvert sous
 l'incubable quelques fonctionnaires à la Cour-
 tesie, il s'en fit des amis, qui l'accompa-
 gnaient à sa sortie du Bureau & dont l'escorte
 la

le remplissait de fierté.

Lorsque Eugène Demolder déclarait qu'il ne prenait pas la vie au sérieux, il s'exprimait mal. Ce qu'il ne prenait pas au sérieux, c'étaient uniquement toutes les choses auxquelles le vulgaire attache de l'importance, la course aux places et aux dignités, les titres et les fonctions officielles, tout ce qui provoque l'admiration des petits esprits & emporte la considération des fots. Mais la vie, la vraie vie, nul plus que lui ne la prenait au sérieux. Il l'aimait avec passion. Il la dégustait en gourmet. De tout ce qui l'entourait, il n'y avait rien qui ne l'intéressât & qu'il ne fit servir à son plaisir ou à son bonheur. Les hommes & les choses, les formes & les couleurs - les couleurs surtout - lui procuraient un monde de distractions joyeuses & d'impressions ineffables.

Né dans le quartier le plus pittoresque de la ville, au bord du canal, il ~~avait~~ avait trouvé ses premières distractions dans le spectacle des bateaux qui passaient journalièrement devant sa demeure. Tout jeune, il avait goûté la poésie de l'eau; il s'était intéressé au petit monde des marins

marais; son imagination avait entrevu, en les embellissant, les pays lointains d'où ils venaient & où il les voyait disparaître dans la lumière ardente du soleil ou dans l'atmosphère grise des temps de pluie. Avant de connaître la Hollande, dont il devait plus tard évoquer le passé avec tant de puissance, il l'avait devinée dans les maisons nettes colorées posées comme des jouets ~~de Hollande~~, sur les péniches & autour desquelles grouillaient des marmots à moitié nus, joufflus & bronzés.

Les premiers pas l'avaient aussi conduit dans les rues les plus affriolantes de Bruxelles: la rue de Flandre, la rue des Fabriques, la rue Ste Catherine, avec leurs vieilles maisons, leurs petites boutiques, leurs étalages baricolés. Rues peuplées de gros commerçants et de pauvres hères. Rues magnifiques & miteuses, qui sentent le moisi, la crasse, le brassin et la riche cuisine. Rues qui évoquent à la fois la Flandre, l'Espagne & l'Italie. Rues où tout chauffe au soleil, où, par les beaux jours, tout étincelle, rutil & flambe. Puis, il avait connu la grande place, avec son hôtel-de-ville circlé comme une chaise & ses maisons du XVII^e siècle chargées de sculpture &

con vertes

7

Convertes d'or. Vrai paradis pour des yeux de peintre ! Et
Dauvolder était né avec des yeux de peintre. Aussi, quand
il pénétra pour la première fois dans un musée,
fut-il tout de suite au niveau des maîtres qui y
signaient. C'est là que les dieux lui parlèrent.
Il commença alors à comprendre ce qu'il n'avait
encore admiré que d'instinct. Il s'éprit d'un amour
religieux pour tous ces artistes flamands qui avaient
si bien rendu les gestes de leurs contemporains, à qui
rien n'avait échappé de la poésie des vieilles maisons,
qui avaient fait de l'or avec des haillons et fixé
pour toujours la chaude tâche de couleur qu'un rayon
de soleil met sur un mur délabré, sur un carreau de
brique, sur un pot de faïence ou sur la robe d'un cheval.

Comme il n'avait aucun grain d'ambition,
il s'était d'abord contenté de savourer tout cela
en voluptueux. Dans un musée, devant un beau
tableau, il oubliait le reste du monde. Son culte
d'admiration confinait au ravissement, à l'extase.
Jamais chrétien ne s'est recueilli devant un autel
comme je l'ai vu se recueillir à Malines, dans
l'église ~~de~~ Notre-Dame, devant la Vierge
miraculeuse de Rubens. Il se sentait chez lui
dans

Dans les musées, dans les vieilles églises, dans les vieux
cafés bruxellois, dans les vieilles rues. Il traversait
les quartiers neufs, surtout nos boulevards mo-
dernes que peuplent des gens sans personnalité,
sans élévation & sans racines, avec un magnifique
d'élucis. Mais il aimait aussi la campagne. La
nature le transportait comme une belle toile. Chaque
année, au printemps, il me rappelait que les
pommiers étaient en fleur dans le pays de Ternath.
Nous partions à l'aube, par une claire matinée, & nous
vagabondions jusqu'au soir par les chemins de terre &
les petits sentiers, au milieu d'un vrai paradis. L'eau
l'attirait également. Il aimait le miroir poli des
lacs de Brabant, & pouvait rester des heures en
extase devant la mer.

Ses exaltations esthétiques & son amour de la
nature étaient étroitement liés. Ils lui constituaient
un monde spécial où le présent & le passé se confondaient.
Inconsciemment, sans s'en apercevoir, il s'était ain-
si créé un domaine propre, un royaume ravissant
dont il était le maître souverain. Il en jouissait en
dilettante. L'envie d'écrire lui vint assez tard.
Il se contentait des joies intimes que lui procuraient

son tempérament d'artiste. Si ses amis n'avaient pas deviné qu'il avait du talent, il ne s'en serait peut-être jamais aperçu. Heureusement que "la Société nouvelle" veillait, et aussi "l'Art moderne" et "La Jeune-Belyque". Pour faire plaisir à leurs directeurs — c'était le meilleur des hommes, & le plus obligeant des camarades — il se mit à écrire son royaume.

Les premiers articles de critique et les quelques contes qu'il avait publiés dans ces trois revues furent réunis en volume, sous le titre Impressions d'Art. Cette œuvre de début annonçait un grand critique artistique & un délicieux conteur, tous deux aussi difficiles à séparer. Demolder conte comme il fait de la critique & il fait de la critique comme il conte. D'ordinaire la critique explique, analyse & commente. Il fouille l'œuvre, il la démonte, il en détaille le mécanisme; il nous initie aux procédés de l'auteur. Un Camille Maclair excellait dans ce genre de critique, qui est, au demeurant, la vraie critique. Demolder, lui, interprète l'œuvre. Il projette sur elle une lumière plus vive que celle du jour. Il nous en rend les beautés sensibles. Mieux:

il

il l'extrait de la toile ou du marbre, il la transporte dans sa prose, il en refait de la vie.

" L'ouvrier de Meunier — écrit-il dans une de ses plus belles pages — est un vivant outil. Il a le front étroit & bas, jamais pensif, la cervelle écrasée comme par une calotte d'airain. Dans les fumées rouges, il profile sa face abêtie, bronzée par le feu, pareille au relief d'une médaille frappée pour célébrer la force brutale. Sa mâchoire est bastide, osseuse, son oeil enfoncé dans l'orbite. Son torse nu, incandescé par le reflet des coulées enfumées, semble modelé dans un métal ardent; il est maigre, les côtes en relief, solidement musclé par le travail, drainées par les sueurs. Les biceps saillent en vigues & les mains sont tannées & rugueuses. Sur la blouse, qui se colle aux carcasses, on devine des ornaures solides de gaillards rompus à des labeurs rudes, incessants, qui ploient le corps, amouplissent les muscles, mais finissent par courbatures, manger les chairs, tarir les moelles des os, briser les plus robustes & dévacher les poitrines aux atmosphères brûlantes des hauts-fourneaux. "

Ce prestigieux morceau de critique où le commentateur

le voyons vivement ^{attiré} ~~attiré~~ par les peintres hollan-
 dais. C'est qu'il y a ^{souvent} ~~généralement~~ plus de
 poésie dans ceux-ci que dans leurs
 confrères flamands, & que Deemolder, réputé
 prosateur, est en réalité un poète. Les peintres
 flamands, l'onticiement par la vie, la pittoresque
 la coloris éclatant de leurs tableaux. Tout cela se re-
 trouve chez beaucoup de Hollandais, mais le plus sou-
 vent avec une finesse de ton, une douceur, une ma-
 vité qui en augmentent la séduction. Il trouve dans
 ceux-ci une plénitude de satisfaction qu'il ne rencontre
 pas toujours chez les autres, malgré l'attrait qu'ils lui
 inspirent & les grandes joies qu'ils lui causent. Ce
 qu'il cherche dans la peinture, c'est son propre idéal.
 Insensiblement, d'ailleurs, la critique passe chez lui
 à l'arrière-plan & bientôt même disparaît ou à
 peu près & ce n'est plus qu'accidentellement
 qu'il commentera les œuvres des sculpteurs & des peintres.
 Il les verra sous un autre angle. C'est le cas déjà
 pour les Contes d'Yperdammue & les Récits de Na-
zareth, qui succéderent aux Imprenoirs d'art
 & furent par la suite réunis pour former la
Légende d'Yperdammue.

Ici encore nous trouvons des contes tout en
 descriptions ou plutôt tout en peinture, les uns
 éblouissants, les autres naïfs & pittoresques. A
 l'univers de Stendhal, qui promenait son miroir
 de romancier le long des routes, Deuolder pro-
 mène le sien dans les musées. Il greffe une œuvre
 de poète sur des œuvres de peintres. Il fait parler,
 ou plutôt il met en mouvement — car les per-
 sonnages de ses premiers livres parlent peu — tout
 le petit monde que les peintres flamands & hollan-
 dais des ^{XVI^e et} ~~XVI^e~~ XVII^e siècles ont immobilisé sur leurs
 toiles. Entend-on nous cependant. Deuolder aime
 à retrouver le passé dans les vieux tableaux; mais
 il aime aussi son époque, surtout la grande na-
 ture au milieu de laquelle il vit. Ces deux passions
 réagissent l'une sur l'autre. Elles se mêlent & se con-
 fondent souvent — surtout pendant la première pé-
 riode de son activité. Ses premières œuvres contienn-
 ent beaucoup d'anachronismes. Il emprunte au
 monde qui l'entoure pour reconstituer les scènes des
 vieux tableaux et les amplifier. Il transporte dans
 la vie réelle les personnages de ces tableaux, ou bien
 ce sont les gens qui il cotoie qui il introduit dans leurs
 cadres

cadre archaïque. Les peintures de Deceughel, des Teniers, de Jordaeus, de Pieter de Hooch sont pour lui comme des vîtres magiques à travers lesquelles il se complait à regarder son milieu.

Il se pénétra si bien du génie de ces maîtres qu'on a pu voir en lui après la publication de ses premiers livres l'héritier le plus direct de la tradition artistique flamande & qu'on s'habitua à l'identifier avec son milieu. Lui-même d'ailleurs aimait à se donner toute la apparence d'un artiste autochtone & intransplantable. Aussi fut-ce une grande surprise lorsqu'on apprit qu'il allait quitter Bruxelles pour vivre en France, où il venait d'épouser M^{lle} Rops, la fille du grand aquafortiste wallon. Ce qu'on avait trouvé naturel chez un Rodenbach, on ne le comprenait pas pour Deuolder. Il partit néanmoins. Il s'installa à la Demi-dune, dans la folie retirée que Rops s'était aménagée en Fenne-à-Vise & que André Fontaines appelait "la maison du bonheur". Il y connut le bonheur. Il y fut heureux. Contrairement à ce que l'on avait pu croire, son talent, au lieu d'en souffrir, y gagna. Son influence

de

du Rops, le plus sévère & le plus discipliné des maîtres, il devint également sévère pour lui-même. Son art s'épura. Aux belles improvisations poétiques qu'il avait données jusque-là, ^{des œuvres mieux} succédèrent rapidement des équilibrées & plus harmonieuses.

Deuolder avait toutefois vécu trop intensément de la vie brabançonne pour s'en rompre d'un coup avec elle. En se rendant dans sa nouvelle patrie, il emportait avec lui tout un monde de belles images et de chers souvenirs. Le dur pays de l'Île-de-France ne le conquist que peu à peu. S'il avait été un avocat peu zélé, il n'en avait pas moins occupé, par sa personnalité, une grande place au palais, où il avait laissé de nombreux amis. Il y avait vécu en commun avec d'idées avec les esprits généreux qui réagissaient, à cette époque, contre le matérialisme de la bourgeoisie belge, qui ils trouvaient trop indifférents à la vie intellectuelle du pays & trop ^{attachés à ses} ~~préoccupations~~ ^{privileges de caste} ~~attachés à ses~~. Dans un volume de souvenirs, intitulé Foris la Robe, qu'il publia dans les premiers temps de son exil, il

il fit revivre ces figures, au lieu de l'homme, chez qui l'artiste semblait toujours avoir dominé presque là, nous ouvrit son cœur : un cœur compatissant & large, un cœur même sentimental qui s'apitoyait sur les misères des peuples & l'évoquait pour eux une existence meilleure & plus noble.

Sur la Robe fut suivi de Quatuor, un recueil de contes. Demolder apparaît déjà ici en voie d'évolution. Ce livre, œuvre de transition, procède d'une double inspiration. On y rencontre encore son ancienne manière, mais il s'en va déjà à un art nouveau plus français.

C'est néanmoins le passé qui le tient toujours le plus puissamment. Lorsqu'il se recueille, c'est sur son pays d'origine qu'il dirige ses regards. Il le voit maintenant à travers l'éloignement, c'est à dire plus grand & plus beau. Son amour pour lui se renforce de tous les regrets que sa perte lui cause. Il est par conséquent dans l'état psychologique le plus favorable pour en parler avec éloquence. Il lui a consacré jusqu'à des croyances. Il va en faire un portrait complet. Il va lui dédier une fresque au centre de laquelle

fi -

figurer le peintre du nord qui ~~se~~ plane au
 dessus de tous ses confrères. Il va ressusciter le passé
 du pays où il a vécu jusque là en l'envisageant
 à travers l'âme multiple que son imagination
 prête à ses maîtres. Il va donner cette Route
d'Encreaude où il perindra la Hollande & la Flandre,
 non telles qu'elles sont ou telles qu'elles furent,
 mais telles qu'elles eussent été si les ^{Mening} ~~Decey~~,
 les ^{Breughel} ~~Decey~~, les Teniers, les Jordans, les Van
 Dyck, les Rubens, les ^{Vermeer} ~~Decey~~, les
 Rembrandt avaient pu les frapper à leur image,
 les élever à la hauteur de leurs rêves spirituels
 ou de leurs appétits charnels.

Rembrandt domine l'œuvre. Il en est le prin-
 cipe spirituel. Son regard énigmatique, son âme
 inquiète, son esprit perpétuellement tendu vers
 l'essence de la vie l'élève au dessus de la gé-
 néralité de ses confrères à l'orient. Tandis qu'au
 Nord, peintre des grandes matérialités, symbolise
 le talent l'esprit moyen qui trouve dans la vie ^{tous} ~~toutes~~
 les ^{éléments de son art} ~~éléments de son art~~, lui représente le génie, la pensée
 active, qui creuse, qui médite, qui l' mystère
 du monde voit si on ne ^{les formes tangibles} ~~trouve~~ la vérité. A
 côté

Côté d'eux, Kobus & Dirk, artistes de second ordre, ne
 sont que de bons vivants, plus préoccupés de jouir
 que de créer. Le premier semble installé sur
 la terre comme un convive devant une table bien
 servie. Il pompe par tous ses pores la poésie des êtres
 et des choses. Son enfance traîne dans une grasse
 atmosphère de vie matérielle. Son imagination
 s'élève sur l'eau avec les batelets; elle vogue dans
 les nues avec les corps-volants; le bruissement des
 feuilles l'enchanté comme une musique céleste;
 le gonflement du "rommelpot" le trouble & l'exalte;
 il ne cite aucun objet sans l'embellir; et quand
 son père, le rigide huguenot, lui parle du
 Christ, il n'en retient que les ~~At~~ vocs de l'agneau,
 la pêche miraculeuse et la nuit de Noël. Dirk
 vit à peu près comme Kobus, mais son âme est
 moins noble & son esprit moins pacifique. C'est
 le Méphistophélès de l'œuvre dont Rembrandt
 est le Faust. Lui seul songe quelquefois à la
 mort. Il y songe comme un matérialiste, pour
 se retourner tout de suite vers la vie, cette vie
 qui contieut tout pour lui, qu'il aime & qu'il
 vaill, dont il voit à la fois la charme puissant
 et

et l'extrême brièveté, et au dessus de laquelle il fait
resonner son rire de bohème, amer, cynique & sou-
vent lugubre.

L'élément amoureux a également été em-
prunté à un tableau. Mais c'est un peintre italien
plutôt qu'un peintre flamand ou hollandais qui
a fourni le personnage. LisKa est une femme du
Titien bien plus qu'une femme de Rubens. Elle
n'a pas la placidité d'une Hélène Fourment. Le
soleil du Midi, qui lui a coloré les cheveux, lui a
aussi brûlé le sang. Elle est l'idéal charnel dans
ce qui il a de plus ^{de plus pervers} ~~transcendant~~ accompli & de plus dia-
bolique. ^{Siège} Elle séduit, fascine, affole, en sorcelle. C'est
la grande tentatrice dont Kober, l'être le plus hu-
main du livre, devient le jouet et la proie. Le
drame naît ici du heurt de deux races et de
deux mentalités.

Les scènes d'amour qui occupent la première
plan de l'œuvre, les allées & venues des comparses,
derrière les quels s'est ombré le personnage principal,
le paysage qui les enveloppe, tout est présenté
sous les couleurs les plus vives & les plus séduisantes.
Il n'y a rien ici qui ne contienne une parcelle
de

de l'âme du grand Fan. Tous la plume de l'auteur, une rue, un quai, un cortège, un atelier, un festin, une taverne deviennent des choses profondes à force de beauté. Dans la scène d'adieu qui se passe au bord de la mer entre Kobus et Siska, la nature entière participe aux ébats des deux amants. La mer leur communique quelque chose de sa grandeur & de sa force; pour eux, elle fait monter à sa surface tous les joyaux qui gisent dans ses profondeurs; elle les présente sous la cîcle de ses vagues aux baisers du soleil pour qu'il les fasse resplendir & qu'il les fasse vivre.

Dans ses peintures — je ne dis pas ses descriptions, car il ne décrit pas & énumère encore moins, ainsi que le faisait, par exemple, un Théophile Gautier — Demolder, en bon artiste, distribue la couleur & la lumière avec une précision qu'on ne trouve qu'chez les grands peintres. Tout se fonde toujours dans une parfaite harmonie. Les objets sont si visuellement disposés de façon que leurs couleurs se font valoir mutuellement; les détails ressortent ou se dissimulent

malent suivant leur importance; l'étincelle qui doit concentrer l'intérêt sur un point déterminé et résoudre l'œil est toujours à sa vraie place. En dix mots, il fait tenir tout un tableau: "La robe rouge de Tiska brilla comme du sang frais sur le sable". Il a des comparaisons épiques, comme celle porte d'auberge « qui faisait songer à un grand croupion dont le quel fuyait les ordures du festin ». On trouve aussi des phrases qui ont l'air comme des bijoux; on a envie de les prendre entre les doigts et - ainsi que fait Rembrandt de la coupe chargée de cabochons que lui présente Krul - de les élever à la hauteur des yeux pour les voir chatoyer dans le soleil. Serie La Route d'Émeraude, c'est se retrouver aux sources les plus généreuses, les plus fraîches & les plus riches de la vie, c'est entrer dans le paradis des panthéistes.

Deux ans après avoir donné ce roman, Demol-der publie coup sur coup deux livres fort différents l'un de l'autre: Les Patries de la Reine de Hollande & Le Cœur des Pauvres. Le premier, qui s'apparente à La Route d'Émeraude & plus encore à La Légende d'Yperdamme, est une légende comme celle-ci,

une

une légende onctueuse & salée, "que lui conta une vieille
 sorcière, près de Tamise, sur les bords de l'Escaut". C'est
 l'éternelle histoire de la jeune fille amoureuse du prince
 charmant. Mais elle se dévoute ici à travers le dia-
 blique d'un Jérôme Bosch; elle emprunte sa physiono-
 mie au sol du Polder et reflète, comme un miroir
 orné de pierreries, l'âme mystique, superstitieuse
 & tourmentée du peuple flamand.

Avec Le Coeur des Pauvres, histoires pour
 les enfants, Deemolder s'écarte de son ancienne
 manière pour se rapprocher de la tradition latine.
 Il met plus de sentiment dans son oeuvre. Son
 style s'épure & se débarrasse de l'excès d'ornements
 qui alourdissait parfois ses phrases. Il reste tou-
 jours un superbe peintre, mais sa palette s'éclair-
 cit. Les quelques années de séjour en France ont
 déjà agi sur son talent. Elle lui ont inculqué le
 sens de la mesure & de la sobriété. Son goût s'est
 affiné. Si ses origines se trahissent encore, s'il garde
 toujours sa personnalité, il écrit néanmoins
 maintenant comme un véritable auteur fran-
 çais. Ses adhésions artistiques ont perdu de
 leur exclusivisme. Le ciel de France lui a révélé
 la

la douceur & la grâce.

Il était du reste moins Flamand qu'on ne s'était plu à le croire et qu'il aimait lui-même à le faire croire. M. Gustave Abel, qui lui a consacré une pénétrante étude, avait fait, à cette occasion, des recherches sur ses origines. Si loin qu'il ait pu remonter, il ne lui a découvert que des ascendants wallons. Il en a conclu que c'était, en dépit de son nom thiois, un Wallon que la France avait fini par révéler à lui-même. Cela paraît paradoxal. Et pourtant... Rodenbach & Verhaeren ont pu passer presque toute leur vie en France sans que leur art en ait été sensiblement influencé. Il n'en a pas été de même de Deunolder. Après quelques années d'exil, sa manière se modifie. Il écrit Le Cœur des Pauvres, puis emprunte à son pays d'adoption le sujet d'un nouveau roman: Le Jardinier de la Pompadour.

C'est que sa nature, fondamentalement artiste, n'a rien d'exclusif. Elle n'apparaît pas, coulée d'un jet comme celle de les écrivains en qui se concentrent & se résument les qualités & les

défauts

Talisman prit plus de place dans ses oeuvres. Le Cœur des Pauvres en est tout imprégné & les personnages principaux du Jardinier de la Pompadour ~~et~~ Martine & Buguet ~~et~~ sont deux natures purement sentimentales.

Jasmin Buguet, jardinier par profession & songe-cœur par nature, ayant un jour rencontré la Pompadour, s'éprend pour la célèbre courtisane d'une passion comme le songe-cœur & les poètes savent ~~seul~~ en éprouver. L'amour de Dante pour Béatrice peut seul être comparé à celui de cet humble paysan pour la maîtresse de Louis XV. Elle envahit son ^{existence} ~~cor~~, elle remplit son cœur, elle absorbe toutes ses pensées, elle trouble son cerveau au point que sa petite fiancée, la folie du breith de M^{lle} de Pompadour, ne parvient à le retenir auprès d'elle & à se faire épouser qu'en imitant les coquetteries de sa maîtresse. Martine s'offre à Jasmin comme une exquisite réduction de la femme qu'il aime. C'est le reflet de la grande dame qui lui donne quelquefois l'illusion de posséder son idéal. Devenu jardinier à Bellevue, il est plus heureux de vivre

Vivre auprès de la courtisane que de Martine. Il peut voir son ~~idéal~~ idole & même l'approcher. Il lui parle, il entretient les allées que foule son pied vignon, il cueille et dispose en bouquets les fleurs qui lui sont chères. Il vit dans un rêve splendide, dans un rêve fou, qui dure & que durent les rêves, jusqu'au réveil, lequel est provoqué ici par un collègue envieux & jaloux qui, ayant surpris la passion insoumise de Hugnet, le fait chasser.

L'amour de Jasmin pour la Pompadour & celui de Martine pour ~~son~~ ~~Jasmin~~ son lunatique mari, tout séduisants qu'ils sont, ne constituent pas l'intérêt entier de cette œuvre, pas plus que l'ensorcellement de Robres par la diabolique Lisette ne forme tout l'attrait de La Route d'Enfer. Ils ne sont non plus que la charpente du roman, le tronc vigoureux & plein de sève d'un arbre qui porte une fleur au bout de chacune de ses branches. Toute la grâce, tout le charme, tout le raffinement, toute la vie française du XVIII^e siècle enveloppe l'action principale, la prolonge & l'imprègne d'une souveraine beauté. Tout un

monde

monde de figures secondaires, croquées avec habileté, défilent dans le livre & en font une œuvre extrêmement ~~harmonieuse~~ mouvementée. Les choses elles-mêmes versent sous la plume du romancier avec des lignes, des gestes, des couleurs sous lesquels le Flaubert, le La Fontaine & le Bonheur auraient mis avec enthousiasme leur signature.

Eugène Delacroix possède le grand privilège de savoir faire vivre en beauté & à l'importer grand. Dans ses livres, les fleurs sourient, le soleil pétille, les campagnes ^{sont pleines} se passent d'enchantement. On y sent la fraîcheur des herbes & la caresse des brises. La nature y vit de vie pleine & forte. Souvent même elle va plus loin : elle se pare du prestige séducteur de l'œuvre d'art. Elle apparaît comme transfigurée par la magie d'un beau peintre ou d'un puissant sculpteur. Ne sont-ce pas de réelles œuvres d'art, des œuvres du plus pur XVIII^e siècle que les folles scènes où nous voyons la Pompadour, légère comme une sylphide, danser sur l'herbe au clair de lune, ou, pareille à une nymphe, se dresser nue — blanche & nacrée — dans un bainoire de porphyre ? Dans ce gros livre, où l'auteur a

enfoncé

enfoncé beaucoup d'inditions, on ne rencontre jamais une page qui soit aride ou sèche. Il reconstruit un château, recrée un parc, restaure un vieux coin de Paris, expose mille détails de la vie des paysans de l'époque, et tout cela se présente à nous comme une des choses familières & qui n'auraient jamais cessé d'exister.

Demolder est un grand poète qui s'est exprimé en prose. Ses romans sont des romans de poète. Tous les personnages sont créés de toute pièce. Tous sont ~~stylisés~~ stylisés. Même les petits gens du foyer des pauvres, celui de ses livres où il a côtoyé du plus près la réalité, ont quelque chose d'un peu conventionnel. Mais ils sont si vivants! L'auteur leur donne un cœur & une âme si adéquats à la haute impression qu'il veut produire! C'est qu'il lui-même vibrait avec une intensité prodigieuse devant toutes les beautés du monde. Rien de plus caractéristique à cet égard que L'Arche de St. Cheunier, le volume de contes qu'il a publié dans les dernières années de sa vie. Ici, ce n'est plus un prosateur qui écrit, c'est un poète qui chante & qui se confesse. Quand on a lu ce petit livre,

on

on connaît tout Demolder, aussi bien que s'il nous avait laissé des mémoires. Il contient la fleur de son art, l'essence de son tempérament. C'est, pour ainsi dire, une réduction de toute son oeuvre, un petit miroir, formé de la même matière que ses autres livres, mais d'une matière plus délicate & plus pure et où sa personnalité transparaît plus clairement. Après l'avoir lu, on comprend mieux la souplesse prodigieuse d'un talent qui lui a permis, après avoir peint la Flandre & la Hollande comme s'il avait été Rubens ou Ruysdael & l'île-de-France comme un petit maître du XVIII^e siècle, de nous offrir, dans L'Espagne en luto, un tableau fidèle, si ne dirais-je de toute l'Espagne, mais du caractère & de la vie du pays. Le dernier livre est qui une série d'impressions. Mais, dans ces notes cursives, il a admirablement fixé ce qui il y a d'essentiel dans cette terre âpre & dure, ce qui il y a de pittoresque et de violent dans son peuple. Dans cet œil qui avait vu avec tant de volupté la lumière chaude et dorée des Flandres, l'Espagne est entrée comme un acide.

Au début, il écrivait avec un pinceau plutôt
 qu'avec une plume. Ses phrases se succédaient
 comme des touches de couleurs. Elles n'avaient son-
 vent entre elles d'autres liens que leur propre rayon-
 nement qui les fondait dans sa splendeur.
 Plus tard, le rythme est venu se joindre au coloris
 et son style est devenu plus harmonieux, ^{plus souple} et plus
 délicat. Cela date de son séjour en France, lors-
 qu'on ^{ouvre} ~~fit~~ Les Fatins de la Reine de Hollande, on
 sent qu'il a lu & imité Flaubert, le maître
 par excellence. Il a appris de lui à écrire avec
 plus de pureté & à mieux ordonner ses phrases.
 Pour la couleur, elle existait dans la pâte même de
 son style. Avec l'encre, les couleurs ruissellent de
 sa plume. Certains passages de ses livres sont de
 réels poèmes. Dans L'Arche de M. Cheunus, il
 en est de ravissants, celui, par exemple, qui
 nous le montre en Provence rêvant devant
 un foyer; où pétillait une bûche odorante, & qui
 se termine par ces lignes:

« Petite flamme, si j'écris cela, c'est que je
 veux fixer cet instant bienheureux; c'est que
 cette minute va s'envoler ainsi qu'un oiseau
 qui

qui a donné sa sérénade et retourne à la forêt
que tous ignorent. Toi-même, l'utérin rouge, tu
filas par la cheminée, et il ne restera de notre
camaraderie qu'un peu de cendre et de tris-
terre. Aussi, sur le papier ciré de soleil,
avec un porte-plume d'ivoire à manche d'argent,
je tente de fixer une lueur de ce moment. Ainsi
je pourrai serrer au fond du tiroir un peu de
la lumière qui fait resplendir la mer; un
affluve de l'odeur familière de l'âtre où tu jettes
tes cœurs, une brîbe de ~~tes~~ ^{ta} vie. Je retrou-
verai cette ébauche & regarderai ce papier
avec une mélancolie qui sera tendre comme
un est tendre cette matinée qui fuit déjà l'a-
bas, sous les voiles d'un bateau de pêche et qui va
s'éteindre avec toi, flamme adorable, compagne
passagère & inspiratrice, source de pureté, belle &
chaude comme un cœur de héros, un cœur de
poète !

Tout le beau stylistique est dans cette page, où l'on
trouve aussi la petite fleur bleue qui existait au
fond du cœur du robuste auteur de La Route d'Éme
vauch & qui il doit certainement à son ascendance
Wallonne.

Wallonne. Il aimait la vie, il l'aimait passion-
nément, de toute l'ardeur de son âme paen-
théiste. La vie était pour lui un don magnifique, mais
il avait conscience de sa brièveté et l'idée que nous
ne vivons que pour mourir & que la mort est
peut-être la fin de tout jette souvent une note
de mélancolie dans ses œuvres. C'est le petit
nuage argenté qui passe devant le soleil & qui
entraîne notre esprit par delà l'univers que notre
œil embrasse & que notre cœur possède. Oh! un
tout petit nuage qu'on chassera bien vite par un
beau rêve! « Je mourrai - dit M. Chevreul -
C'est sûr, mais je vivrai dans les grains de
sable, dans l'argent des chardons & dans les bruyères;
les autres prendront quelques bribes de ma force,
mes facultés amatives seront partagées entre
mille papillons & peut-être un jour un oi-
seau de passage ravira quelque une de mes
parcelles & j'irai dans une belle île d'où on se devien-
dra l'âme d'une grande fleur aux longs parfums. »

La mort ne devait pas, hélas! tenter à nous
enlever ce parfait écrivain, ce grand artiste, qui
aimait tout la vie et qui la comprenait si bien. Le

destin

destin l'a frappé en pleine force, en pleine fièvre
de travail, tandis qu'il étoit occupé à un nouveau
roman dont le sujet, emprunté à l'époque de Louis-
Philippe, allait encore nous montrer sous un autre
aspect ce rare talent, qui ne voulait pas se ré-
péter & qui s'appliquait sans cesse à se développer
et à grandir.

Je ne suis ^{si une parcelle de son âme s'est envolée} ~~pas~~ ^{venue} dans cette belle île d'où
entre vue par M. Cheunus. Mais grand on a
suivi Eugène Demolder partout où il a promené
"sa plume d'^{ivoire} ~~compant~~ à manche d'^{argent} ~~écaille~~" — en
Hollande, dans l'île-de-France, en Italie, à la côte
d'Azur, en Espagne — on est toujours ramené par
les qualités foncières de son art, où il y avait du Ra-
belais et du Villon, à cette terre flamande qui fut
sa première inspiratrice & qui l'avait marqué
de son signe. Pour nous, c'est toujours ici que nous
le revoyons, dans ce petit milieu bruxellois que
S^r Michel domine de sa silhouette dorée & que sym-
bolise la jolie statue de Duquesnoy. Son grand
cœur n'a pas quitté ce milieu & c'est là qu'il battra
toujours, dans la chaude couleur de ses rues archaïques,
dans le grouillement de son petit peuple, dans le
petit orgue

pittoresque de ses cabarets vieillots, dans l'arôme de
 ses bières, dans le bleu tendre de son ciel, dans sa lu-
 mière et dans ses brumes, dans le son de ses cloches,
 dans le langage muet de ses vieilles pierres...

Hubert Krains. □

3

Gang

Demolder